



HAL
open science

Des sourciers aux géobiologues contemporains. Une enquête sur les néo-prémodernes contemporains

Nicolas Couégnas, François Laurent

► To cite this version:

Nicolas Couégnas, François Laurent. Des sourciers aux géobiologues contemporains. Une enquête sur les néo-prémodernes contemporains. Famy A., Couégnas N. Ethnosémiotiques. Santé, croyances et savoirs: l'agir du sens, inPress. halshs-02519059

HAL Id: halshs-02519059

<https://shs.hal.science/halshs-02519059>

Submitted on 27 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des sourciers aux géobiologues contemporains. Une enquête sur les néo-prémodernes contemporains.

Nicolas Couégnas, François Laurent

1. Discours d'accueil pour les Néo-prémodernes

L'enquête présente, réalisée dans une perspective ethnosémiotique, porte sur une pratique qui est à la fois un peu marginale et néanmoins représentative du monde actuel, et de l'une des directions qu'il semble vouloir emprunter. Cette pratique est celle des sourciers, figure traditionnelle bien connue et relativement admise des campagnes françaises et de leur avatar contemporain, les géobiologues. Ces derniers ont agrandi très largement le spectre initial de la sourcellerie et trouvent, indifféremment, de l'eau dans le jardin, identifient les différents courants telluriques qui traversent une maison à l'insu de son propriétaire, avec une incidence éventuelle sur sa santé, et le cas échéant débusquent des entités encore bien moins fréquentables. Leurs ouvrages alimentent dorénavant, avec d'autres, les rayons bien garnis des librairies dédiés au bien-être et à la santé. Il est d'ailleurs très étonnant de voir comment, en quelques années, ces témoignages, manuels et autres guides initiatiques classifiés auparavant « parasciences », ou même « paranormaux », sont passés des rayons des librairies spécialisées à une présence massive dans les grandes enseignes de la culture, telles que Cultura ou la FNAC, pour n'en citer que deux, bien visibles dans le paysage contemporain.

Avant d'en dire plus sur ces étranges pratiques, apportons quelques explications sur la perspective ethnosémiotique¹ adoptée, pour justifier ce petit monstre méthodologique. La visée « ethno » indique d'abord simplement que l'on travaille sur des actions, des comportements, des événements socialement attestés, identifiables en tant que tels, dont on peut retracer plus ou moins fidèlement l'histoire et établir l'extension culturelle actuelle. Le champ disciplinaire « sémiotique », ajouté au préfixe « ethno », qui distingue notre démarche d'une pure approche ethnographique, ou ethnologique, précise que les éléments à décrire sont supposés fonctionner peu ou prou comme une sorte de langage global : ils sont interprétables, et leur interprétation sujette à négociations, conflits, consensus, etc. L'ethnosémiotique c'est donc d'abord, dans ce cadre, la discipline qui s'efforce d'*analyser le langage des pratiques*. Ce langage peut exploiter de nombreux vecteurs symboliques, capables d'entrer en interaction : des objets, des gestes, des images, des textes, des paroles, etc. C'est donc pour nous simplement la diversité des langages, s'agrégeant pour former un langage général de la pratique, qui justifie l'emploi du terme sémiotique.

¹ Terme qui constitue une entrée du dictionnaire de Greimas et Courtès, adopté notamment par Francesco Marsciani pour caractériser sa recherche (Marsciani 2017).

Dans le cas présent, la pratique étudiée est d'un genre particulier : elle relève de l'univers des croyances ou, pour le dire de manière plus nuancée, des savoirs construits à la marge de la culture scientifique dominante. Si l'on continue, notamment dans les campagnes, à aller quérir le sourcier pour localiser une source d'eau sur son terrain ou à l'inverse pour éviter de construire là où de l'eau pourrait se cacher dans les sols, aucune preuve scientifique n'a pu établir véritablement la fiabilité du procédé ni en expliciter la nature. Et la géobiologie, bien que parée d'atours beaucoup plus modernes, tel qu'un lexique beaucoup plus précis pour distinguer les réseaux bénéfiques ou nocifs que le géobiologue entend déceler - par exemple réseau Hartmann, réseau Curi, etc., n'a pas connu non plus de validations par des chercheurs. En raison de ce statut un peu flou, dès que l'on évoque ce type de sujet, surgit à coup sûr et quel que soit le cadre de la discussion, la question type : « mais alors, ça marche pour de vrai, ou pas ? », bientôt suivie de « et vous, vous y croyez, ou pas ? ». La première réponse, également un peu stéréotypée, peut consister à s'abriter prudemment derrière la neutralité qu'exige la description scientifique. Mais justement, nous faisons l'hypothèse que l'ethnosémiotique, en tant qu'étude *du langage des pratiques*, nous donne les moyens d'échapper à cette dialectique envahissante du crédule et du sceptique et de la dépasser sans adopter la posture d'une neutralité indifférente. Il ne s'agit pas uniquement alors, de décrire ou de penser décrire objectivement, mais d'être capable de saisir et de traduire les mondes particuliers que mettent en place les pratiques des sourciers et des géobiologues, avec leur matériel ontologique propre et leur vision singulière des entités susceptibles d'exister et de peupler notre environnement.

Voilà donc un des objectifs que nous fixons à l'ethnosémiotique : fixer les bases d'un discours qui sache décrire les ontologies un peu marginales ou bien simplement cachées, qui continuent d'avoir cours ou se développent encore aujourd'hui dans nos cultures quotidiennes. Cet objectif fait écho à la théorie des modes d'existence de Bruno Latour (2012) reprise de Souriau et Simondon, qui ménage, en lieu et place du simple face à face ontologique entre un sujet connaissant et monde-objet à connaître, une diversité de manières d'être et une foultitude d'existants. Il faut alors compter, dans notre monde, avec des êtres de fiction, des êtres de droit, des êtres selon la science, des êtres du psychisme, etc., qui chacun possède leur manière d'exister, leur dignité ontologique propre, et dont la « condition de félicité », pour reprendre le terme de Latour, ne peut se réduire à une alternative vrai vs faux.

Tenter de décrire le monde des sourciers et des géobiologues, sans scepticisme, ni crédulité, ni indifférence réductionniste, commande donc une démarche en partie similaire à celle suivie par Latour. La différence avec l'anthropologie latourienne réside dans la perspective ethnosémiotique adoptée, et la capacité à rendre compte non pas seulement de grands domaines, couverts par des modes d'existence généraux abordés par l'enquête de Latour,

mais également de cas plus spécifiques, de moindre envergures, tels ceux des sourciers et des géobiologues avec leurs objets d'investigation du type baguette, antenne de Lecher, etc, leur protocole et leurs univers de croyance. Notre propos n'est évidemment pas pour autant de légitimer, mais de comprendre comment ces pratiques et ces discours peuvent avoir valeur de proposition ontologique pour ceux qui les accomplissent, les énoncent, ou y participent d'une manière ou d'une autre. Mais aussi, d'autre part, de déterminer comment et dans quelle mesure ces propositions exotiques peuvent être audibles par l'ensemble de la société.

Ajoutons enfin que ces types de pratiques, de croyances et de savoirs développés aux marges de la science nous paraissent emblématiques d'une culture beaucoup plus vaste, et très présente, caractéristique d'un nouveau type de sujet. Puisqu'il prend place à côté de l'hypothétique *Moderne*, et du largement disparu *Pré-moderne*, qui ne survit la plupart du temps que dans les travaux des anthropologues, appelons-le *Néo-prémoderne*. Et prévenons le lecteur : nous sommes tous, un peu, des *Néo-Prémodernes* !

2. Histoire et actualité d'une étrange pratique

La baguette n'a pas toujours été utilisée pour la recherche de l'eau comme c'est le cas aujourd'hui, loin s'en faut. Son usage remonterait à des temps ancestraux, par-delà les aires géographiques, les cultures et les sociétés. Il faut évidemment envisager l'origine de la pratique avec grande précaution, car dans ce domaine personne ne peut avoir la moindre certitude. Évoquant une fresque hiéroglyphique dont ils ne remettent pas en cause l'authenticité, d'aucuns prétendent que la baguette de sourcellerie était connue de l'Égypte ancienne. Bien qu'il paraisse difficile de donner un crédit scientifique à cette origine, et, quand bien même, de statuer sur ses usages réels à cette époque, il ne demeure pas moins qu'elle relève sous toutes ses formes de ces objets pourvus d'une puissance d'évocation symbolique dont l'usage se perd dans la nuit des temps. Il est bien connu par exemple que dans l'antiquité le bâton constitua le médiateur de prédilection entre les hommes et les puissances occultes. Ainsi la mythologie grecque fournit-elle tout particulièrement de nombreux récits où la baguette est un accessoire des dieux. Il est bien connu également que les romains se servaient d'elle comme un instrument divinatoire, de même que les scythes l'utilisaient pour découvrir les faux témoignages, tandis que les frisons l'employaient pour élucider des homicides, et les germains pour guérir. La Bible n'est pas en reste non plus puisqu'elle offre une quantité d'exemples dans lesquels baguettes, verges, bâtons occupent divers statuts magiques. Le cas le plus connu est sans doute celui du bâton de Moïse qui se transforme en serpent lorsque son propriétaire le lâche, et reprend son aspect d'origine une fois repris en mains. On ne saurait évidemment faire le tour de la question tant l'usage de la baguette était répandue dans les cultures anciennes jusqu'à aujourd'hui, où la baguette magique d'Harry Potter ne cesse de captiver de jeunes et moins jeunes lecteurs.

L'attestation la plus ancienne de la baguette en tant qu'instrument destiné à trouver des

choses enfouies sous terre remonte à un dessin allemand datant de 1440 qui montre un mineur prospectant dans les montagnes de Bohême. Les deux premiers ouvrages qui offrent une description d'un tel usage sont le *Dernier Testament* (publié tardivement en 1651) du frère Basile Valentin, moine Bénédictin et alchimiste du XVe s., et le *De re Metallica* (1556), de la plume du savant allemand Georgius Agricola, souvent considéré comme le père de la minéralogie. La pratique, désignée alors par le terme de *rhabdomancie* (du grec *rhabdos* et *mancie* dérivé de *manteia*, divination), se serait ensuite exportée en France sous le règne de Louis XIV par l'intermédiaire d'un couple originaire de Bohême, Jean de Chatelet, Baron de Beau-Soleil et minéralogiste allemand, et son épouse Martine de Bertereau, alchimiste et astronome française, tous deux missionnés par Richelieu pour découvrir des gîtes métalliques. C'est lors de leur séjour en France que le baron et la dame de Bertereau s'employèrent à la prospection de sites miniers au moyen d'une baguette. C'est également dans leur ouvrage *Véritable déclaration de la découverte des mines et minières de France* qu'est faite pour la première fois mention de l'utilisation de la baguette en vue de détecter des veines d'eau. Les succès qu'ils obtinrent dans ce domaine ne les empêchèrent pourtant pas d'échapper à une condamnation sévère pour pratique magique en 1642, à la suite de quoi ils furent tous deux envoyés en prison. Cependant, l'utilisation de la baguette commença à se répandre dans les campagnes françaises, avant de s'étendre au-delà de nos frontières dans plusieurs pays européens, et la polémique que son utilisation suscita à l'époque devint, jusqu'à aujourd'hui, son corollaire systématique.

Il y eut d'abord ce que l'on pourrait appeler l'affaire Jacques Aymar tant son retentissement auprès du grand public fut important. En 1692, un marchand de vin et sa femme sont trouvés assassinés dans leur cave à Lyon. La police décide alors de louer les services d'un homme manipulant la baguette, Jacques Aymar, originaire du Dauphiné, afin de retrouver toutes sortes de choses telles que les bornes déplacées frauduleusement d'une parcelle de terrain, de l'eau, des métaux et surtout des meurtriers ou tout objet touché par eux. S'ensuit une enquête digne des meilleures séries policières : Aymar remonte la piste des assassins avec sa baguette ce qui l'amène à la prison de Beaucaire où un malfrat avait été entre-temps incarcéré pour un autre méfait et qui avoua avoir participé au crime après que la baguette se fut tournée dans sa direction. L'efficacité de la baguette impressionna fortement mais son statut de preuve souleva quelques questions, d'abord d'ordre juridique, puis religieux et scientifique. Soumis à des tests expérimentaux, la pratique divisa les observateurs : alors que l'église ne manqua pas d'attribuer les pouvoirs du sourcier à quelque intervention divine ou au contraire satanique, les savants tentèrent de relier le phénomène à la théorie des corpuscules renouvelée par Descartes : des corps microscopiques, de la *matière subtile* disait-on alors, émanent de l'eau, de la terre, des meurtriers, qui interagissent avec les corpuscules de la baguette. Les tenants de cette dernière hypothèse n'étaient d'ailleurs pas tous d'accord : certains, par exemple, pensaient pouvoir affirmer que la baguette s'agitait en direction d'un métal si elle était elle-même en contact avec un morceau de métal identique, d'autres soutenaient au contraire que ce contact neutralisait les mouvements de la baguette.

Les pouvoirs de la baguette ne se limitaient donc pas à la recherche des eaux souterraines ainsi qu'en atteste, par exemple, le traité singulier de l'abbé de Pierre Le Lorrain, paru en 1693, au titre prolixe et éloquent : *La physique occulte, ou Traité de la baguette divinatoire et de son utilité pour la découverte des sources d'eau, des minières, des trésors cachés, des voleurs et des meurtriers fugitifs, avec des principes qui expliquent les phénomènes les plus obscurs de la nature*. Le XVII^e s. marque donc l'introduction d'une pratique étrange en France qui se caractérise par la pluralité de ses objets de quêtes. C'est également le début d'une longue série de controverses dont on ne cessera de trouver des reformulations dans les siècles qui vont suivre, jusqu'à maintenant où les prétendus pouvoirs de la sourcellerie continuent de faire polémique.

Au XVIII^e s., la plupart des ouvrages savants firent passer la pratique de la baguette pour superstitieuse, voire dangereuse. De son côté, l'église la condamna, ce qui n'empêcha d'ailleurs nullement les abbés et curés de campagne de continuer de s'en servir comme le montrent de nombreux témoignages de l'époque. Il n'est guère étonnant que cette *furcelle*, comme disent alors les sourciers, ait pu faire l'objet de tant de débats, car son usage prévalait parfois sur les décisions de justice. Pour le repérage des parcelles par exemple, la rotation de la baguette pouvait dans certaines régions, notamment dans le Dauphiné, rendre les faits indiscutables et se substituer à la décision d'un tribunal. Mais c'est à cette époque que la baguette se spécialisa dans la recherche de l'eau. Après Jacques Aymar, un autre sourcier fit abondamment parler de lui : Barthélémy Bleton. Il était capable, disait-on, de mesurer le débit et la profondeur de la source souterraine. Tout comme Jacques Aymar, Bleton fut soumis à une série d'examens commandités, cette fois-ci, par un docteur du nom de Thouvenel qui consigna ses recherches dans son *Mémoire physique et médical montrant des rapports évidents entre les phénomènes de la baguette divinatoire, du magnétisme et de l'électricité*. Ainsi que l'indique le titre de l'ouvrage, les causes du mouvement de la baguette seraient dès lors de nature électro-magnétique et non plus corpusculaire. Quoi qu'il en soit, à l'époque de Bleton, la technique pour déterminer la profondeur de la source semble similaire à celle adoptée par la majorité des sourciers actuels : en s'écartant de la source, la baguette cesse de tourner, en s'approchant elle réagit et peut aller jusqu'à faire un tour sur elle-même. Enfin, la distance au sol séparant l'immobilité de la baguette de son mouvement permet d'évaluer la profondeur de l'eau. Bleton introduit également un argument en relation avec la notion de progrès. Le sourcier affirmait en effet ne pas être assuré immédiatement de la profondeur et du débit exacts d'une veine d'eau et admettait la possibilité d'une marge d'erreurs qui pouvait être réduite par une pratique appliquée et régulière sur site. Le malheureux servit à son tour de cobaye dans toutes sortes d'expérimentations, l'une d'elles consistant à lui enfiler des gants de soie, ce qui aux dires des expérimentateurs, empêchait le mouvement de la baguette tout en confortant la thèse électro-magnétique. En tout état de cause, il n'est guère étonnant qu'en ce siècle des lumières, il ne soit plus fait mention de choses morales ou spirituelles pour expliquer le mouvement de la baguette, le phénomène trouvant alors son explication dans des causes purement physiques.

Le XIXe s. et le XXe s. marquent la fin de l'heureuse collaboration entre les sourciers et les scientifiques, ces derniers ayant alors à cœur de dénoncer ce qui leur semble être une véritable imposture. Les essais scientifiques du physicien Michael Faraday, du chimiste Eugène Chevreul et des psychologues William James et Ray Hyman ont conjointement démontré que ces phénomènes, attribués jadis aux forces spirituelles ou paranormales, étaient en réalité le résultat d'un effet psychologico-musculaire, dit *idéomoteur*, terme inventé par le naturaliste William Benjamin Carpenter en 1852. Dans son ouvrage *De la baguette divinatoire, du pendule dit explorateur et des tables tournantes*, Chevreul met ainsi au rencart les hypothèses scientifiques des siècles précédents en trouvant dans le principe d'auto-suggestion une réponse sans appel à cette énigme qu'est la sourcellerie : des mouvements musculaires imperceptibles et inconscients seraient à l'origine des mouvements de la baguette et autres pendules ou tables tournantes. Dès lors, n'a cessé de s'accroître un schisme entre les sourciers et les scientifiques. Les premiers, suspectés d'escroquerie par les seconds, ne feront qu'accentuer le discrédit dont ils étaient l'objet en recourant à des explications parascientifiques plus que douteuses. Dans les années 1980, des expériences ont été réalisées pour essayer de mettre en évidence le phénomène radiesthésique. Les plus importantes, comme celle dite de Munich, en Allemagne, n'ont pu prouver l'existence du phénomène. Les sourciers conviés par les scientifiques ne parvinrent pas, en effet, à obtenir des résultats probants, les succès obtenus étant mis statistiquement sur le compte du hasard. D'autres tests du même acabit furent réalisés, mais les résultats furent toujours à l'avantage des sceptiques. La zététique, véritable "art du doute" selon le biophysicien Henri Broche, enfoncera un peu plus le clou par des expérimentations successives toujours défavorables aux sourciers, consommant définitivement un divorce de plus entre pré-modernes et modernes. Dans cette montée du scepticisme scientifique un seul nom réjouira les sourciers en mal de reconnaissance, mais pas n'importe lequel : Yves Rocard (1903-1992). Véritable sommité de la science physique, responsable scientifique du programme français du développement de la bombe atomique, devenu lui-même sourcier, Rocard passera la fin de son existence à tenter de démontrer scientifiquement l'existence de la sourcellerie en lui donnant une assise théorique de nature magnétique : l'homme serait sensible aux champs magnétiques, et les failles souterraines pouvant contenir de l'eau seraient à même de créer des variations du champ magnétique perceptibles grâce à des récepteurs magnétiques (de la *magnétite*) disséminés dans le corps humain. Cette théorie se trouvera à son tour contestée par la communauté scientifique, notamment le Comité PARA (ou Comité belge pour l'analyse critique des parasciences) qui décida de reproduire les mêmes expériences dans des conditions jugées plus rigoureuses mais dont l'issue rendit incertaine la thèse magnétique.

Au terme de ce rapide historique, il apparaît que les débats suscités par la sourcellerie débutent dans un contexte idéologique où coexistent encore très certainement en France, comme dans toute l'Europe, deux des quatre ontologies répertoriées par Descola (2005) : *l'analogie* et le *naturalisme*. Ainsi, dans ses premières apparitions, la baguette et ses diverses

déclinaisons rendent compte, par ses aspects magiques ou divinatoires, d'un rapport au monde analogique, dans la mesure où elle n'est pas ce qu'elle semble être, un simple morceau de bois, mais toujours un artefact puissant et hybride qui relie les hommes et les dieux. Quant à la pratique de la sourcellerie plus précisément, elle témoigne également dans les premiers temps d'un universalisme propre à l'ontologie analogique, marquée par une polarité axiologique religieuse et une vision cosmocentrique du monde, soit qu'elle pointe l'existence du diable, soit qu'elle rende compte des desseins de dieu. Or, l'attrait des savants pour le phénomène illustre bien un glissement ontologique caractéristique de la modernité. Corrélativement à la dissipation de l'analogisme, la révolution mécaniste du XVII^e s. affirma en effet avec une autorité croissante une ontologie dite naturaliste, définie par la conjonction de deux schèmes d'identification permettant d'établir des ressemblances et des différences entre soi et autrui : une discontinuité intérieure et continuité extérieure.

Du fait de la prégnance à l'âge classique des discontinuités internes régissant les rapports entre humains et non-humains, il ne serait certainement pas venu à l'idée du philosophe d'antan que l'on pût un jour débattre, par exemple, de la sensibilité des animaux comme on le fait aujourd'hui en politique et dans d'autres domaines de la vie civique. En bon cartésien, il aurait sans doute répondu aux actuelles associations de défense des animaux que seuls les hommes sont doués d'une conscience de soi, d'une réflexivité intérieure, d'une âme, d'une forme quelconque de spiritualité, et que l'on ne peut prêter de sensibilité aux bêtes. Autant dire que si naguère l'on déniait tout *continuum* psychologique entre les espèces humaines et animales, on ne pouvait évidemment que rejeter avec plus de vigueur encore l'hypothèse d'un partage des intériorités entre les humains et le non-vivant. S'il fallait par conséquent réfléchir aux causes de la prétendue efficacité de la baguette, ce ne serait certainement pas en invoquant une forme de relation psychologique entre l'homme et l'eau qui attesterait alors d'un universalisme des intériorités comme c'est le cas dans les sociétés animiques par exemple. Seul le deuxième schème pouvait fournir une base crédible et durable à l'investigation afin que les savants, du XVII^e s. jusqu'à aujourd'hui, puissent statuer *in fine* sur la réalité ou non du phénomène. En effet, lorsque la science tente de démontrer l'existence réelle de la sourcellerie, elle le fait systématiquement en vertu d'une interaction physique entre les existants. Que l'explication scientifique du phénomène réside dans un rapport de nature corpusculaire, électrique ou magnétique, c'est toujours de continuités matérielles dont il est question, l'enveloppe humaine se fondant pour ainsi dire dans l'extériorité naturelle selon des lois dégagées par la physique et la chimie, car "comme le découvrent Bouvard et Pécuchet avec un léger sentiment d'humiliation, il faut se faire à l'idée que notre corps contient « du phosphore comme les allumettes, de l'albumine comme les blancs d'œufs, du gaz hydrogène comme les réverbères » (Flaubert, 1881, chapitre 3). La pratique du sourcier n'est donc pas immédiatement jetée au rebut de la pensée magique par les scientifiques, très certainement en raison de sa propension à figurer l'une des grandes lois du naturalisme selon laquelle l'humanité est reliée au reste du monde par des déterminations matérielles. C'est peut-être aussi ce qui explique pourquoi aujourd'hui l'activité du sourcier

n'est peut-être pas toujours entachée dans l'opinion commune du ridicule qui affecte d'autres domaines du paranormal. Pour tenter d'élucider l'origine du mouvement de la baguette, le courant des sceptiques s'appuie également sur cette propriété fondamentale du naturalisme, mais cette fois pour invalider son prétendu pouvoir. Ne s'agite-t-elle pas sous l'action d'invisibles contractions musculaires (Chevreul) qui composent la forme la plus banale du *continuum* des extériorités, celle d'une chose extérieure à soi dont la trajectoire n'est qu'une amplification des dispositions physiques du corps humain ? Hormis la conclusion en défaveur de la sourcellerie, le changement fondamental par rapport aux autres hypothèses réside dans la direction de cette continuité des choses. Dans les diverses théories recensées jusque-là, les deux types de relations entre l'eau et l'homme ont été envisagées : de l'intérieur vers l'extérieur ou de l'extérieur vers l'intérieur. Ainsi, que l'explication soit de nature corpusculaire, électrique ou magnétique, le sourcier est toujours considéré comme un actant cible, l'eau un actant source. Avec Rocard, la transmission des continuités prend l'aspect d'un aller-retour, avec deux relations univoques successives, débuté à l'extérieur, car les sous-sols seraient de nature à transmettre des informations sur leur densité magnétique qui déclenche un réflexe musculaire répercuté sur la baguette. Quant à la théorie idéomotrice de Chevreul, elle fait de l'homme le départ de la transmission vers la baguette et non au-delà, puisque dans cette hypothèse l'eau n'a rien à voir avec son mouvement. La direction de la continuité des physicalités renseigne donc ici sur les modalités onto-véridictoires et étiologiques d'une pratique que résumant les deux suivantes :

1. il est vrai que la baguette bouge, mais pour de fausses raisons car l'homme est l'agent de la transmission (théorie idéomotrice);
2. il est vrai que la baguette bouge et pour de vraies raisons car l'homme est soit le patient de la transmission (théories corpusculaire et électrique), soit le patient et l'agent à la fois (théorie magnétique).

Quoi qu'il en soit, si la pratique du sourcier n'est pas tout à fait l'objet du mépris des hommes et continue même à être expérimentée par des scientifiques contemporains pour qui la question de son efficacité n'est toujours pas tranchée, nul doute que cela soit en raison de ses prédispositions à s'insérer dans une ontologie naturaliste. Nul doute également que cette obsession des connexions physico-chimiques entre l'homme et son environnement a permis de construire les bases d'une *science* de la sourcellerie dont l'ancrage naturaliste est tout entier contenu dans son nom : la géobiologie. La première définition qu'en donne le Larousse de la langue française du XXe s., édition 1930, est une belle illustration de l'universalisme des extériorités tel que l'envisage Descola : « *Science qui s'occupe des rapports de l'évolution cosmique et géologique de la planète avec celle de la matière vivante* ». Cette science, ou pseudo-science, a beau rassembler selon les physiciens et biologistes un fatras d'études irrationnelles sans aucun fondement scientifique, ce qui importe ici c'est que la continuité entre l'homme et l'eau se soit élargie à la recherche systématique des lois qui président aux continuités de la terre (*geo*) et du vivant (*biologie*). En devenant géobiologue, le sourcier est

sorti de sa campagne pour s'improviser un peu tout à la fois médecin, physicien et biologiste. Pour ce faire, il s'est muni d'un jargon, il a délaissé son antique *furcelle* pour une antenne de Lecher plus sophistiquée (et plus couteuse également), il s'est enfin doté d'un arsenal théorique fondé sur le concept de réseau cosmo-tellurique sans doute très contestable. Or, ce chasseur de mauvaises ondes donne une interprétation radicale de l'universalisme des extériorités car, selon lui, c'est tout le milieu - et non pas seulement l'eau - qui communique avec la structure moléculaire et chimique de l'homme, au point que celui-ci s'en trouve parfois gravement affecté. Pourvu de son attirail matériel et théorique contemporain, ce guérisseur moderne, pourfendeur des rayonnements nuisibles à l'homme, est devenu en fin de compte une figure moderne de la pré-modernité, autant dire, si l'on nous permet d'abuser des préfixes, un *neo-pré-moderne*.

Moderne il l'est par le partage des extériorités, par un schème d'identification propre au naturalisme porté à son plus haut niveau de réalisation (la matière est commune à tout et à tous), enfin par son goût pour des objets technologiques et des théories dites scientifiques. Mais il est pré-moderne, non seulement parce qu'il lutte contre les forces obscures de l'invisible mais également parce qu'il n'a pas tout à fait renoncé, lorsque les explications prétendument rationnelles ne suffisent plus, à céder à la tentation de recourir à la gamme de métaphores typiques d'une ontologie d'un autre temps; celles qui unissent le microcosme et le macrocosme, avec d'un côté le fonctionnement biologique de l'homme et les diverses pathologies du vivant, de l'autre, les rayonnements naturels et les réseaux telluriques. Ayant voulu se draper dans la caution scientifique qui faisait défaut au sourcier, le géobiologue s'est plié aux règles naturalistes qui régissent la science, sans pour autant délaissé les explications analogiques de jadis. En cela aussi, il est l'un des multiples avatars actuels du *néo-pré-modernisme*.

2. Une description ethnosémiotique

Approchons l'homme de l'art. Il est muni la plupart du temps de ses outils, de son savoir et le cas échéant, d'un don particulier, l'ensemble devant lui permettre de sentir, un peu mieux et un peu plus que les autres, les ressources et les menaces cachées de l'environnement. Pour attaquer l'enquête, nous avons, très classiquement, joint, interrogé et suivi le plus possible de sourciers, dans un premier temps, puis de géobiologues ensuite, en nous cantonnant au département de la Haute-Vienne. Ce choix géographique se justifiant simplement par le fait que la nature des sols limousins, qui ne présentent pas de nappes phréatiques étendues mais des failles, plus difficiles à trouver, est tout à fait propice à l'exercice de la sourcellerie.

L'objectif de la description ethnosémiotique n'est ni strictement factuel, ni quantitatif, mais se soucie de montrer ce qui fait sens dans ces pratiques, ce qui relève d'une logique strictement langagière, sémiotique. Ce n'est qu'un point de vue sur l'objet à décrire, parmi d'autres, possibles, qui fait fonds sur l'une des composantes présentes dans cet objet, ou

cette pratique. Si l'ethnosémiotique consiste donc en l'étude *des langages d'une pratique*, quelles peuvent être ces langages, peut-on prévoir les lieux où le sens inhérent à une pratique trouvera à s'exercer ?

Dans une réponse récente à cette question, on a pu proposé de distinguer quatre grandes familles de langages, ou plus exactement, quatre grands registres où le sens peut naître et être partagé au sein d'une communauté d'individus : ce sont les *Signes*, les *Œuvres*, les *Praxis (ou Flux)* et les *Formes d'existence* (Fontanille & Couégnas, 2018)². Le premier registre est, au moins depuis Saussure, on ne peut plus classique : on fait sens en exploitant des signes, que l'on définit traditionnellement comme l'association d'un signifiant (une expression), et d'autre part d'un signifié (un contenu associé à l'expression). Le second registre, celui des œuvres, l'est presque autant : entrer dans le monde du sens, ce n'est jamais simplement faire échange de signes isolés, mais toujours produire un ensemble, une totalité signifiante, ayant valeur de texte. Ce second niveau se nomme *Œuvre* pour lui conférer un caractère général, mais on pourrait tout autant le désigner comme niveau des *Textes*. Dans la typologie adoptée, *Œuvre* englobe la catégorie des *Textes*, et abrite en outre l'autre forme de totalité que sont les *Objets*. Le troisième registre peut paraître plus surprenant, et correspond à l'orientation plus récente que l'on peut résumer par l'expression « sémiotique des pratiques »³ : il revient à considérer que les pratiques elles-mêmes, et non plus simplement les signes et les textes peuvent être interprétées comme des manières de faire sens et de dialoguer avec autrui. C'est évidemment un pas majeur accompli pour que prenne corps une ethnosémiotique qui, par définition, doit être capable de décrire les pratiques. Il faut toutefois préciser, quitte à rendre les choses plus complexes, qu'il est possible d'objecter qu'aborder les pratiques d'un point de vue sémiotique revient nécessairement à les transformer en des textes ! Ce qui revient à ne pas séparer radicalement le niveau des Œuvres (ou des textes) et le niveau des Pratiques.

Si l'on s'en tient néanmoins aux quatre registres du sens, on observe que ceux-ci requièrent des logiques signifiantes différentes. Alors que les Œuvres reposent d'abord sur une logique de totalisation, et les Signes sur une segmentation, le registre de la Praxis implique inscription dans le temps, ouverture, ajustement, négociation, etc. Enfin, on retiendra simplement que le registre de l'Existence s'intéresse à ce que l'on pourrait appeler le « personnel existentiel », autrement dit l'ensemble des entités, créatures, choses, objets, etc., auquel un discours semble accorder plus ou moins le statut d'être.

² Cf. *Terres de sens. Essai d'anthroposémiotique*, Jacques Fontanille & Nicolas Couégnas, PULIM, Semiotica Viva, 2018., pour la présentation détaillée de ces registres du sens. Dans cet ouvrage, on trouvera les termes Flux, que nous remplaçons ici par Praxis, et Existence, que nous détaillons en *Formes d'existence*.

³ Théorie proposée et développée par Jacques Fontanille (2008).

On peut revenir à présent à la description ethnosémiotique de la sourcellerie, et discerner dans les éléments mis en place par cette pratique particulière la présence éventuelle des quatre registres du sens que toute pratique semble pouvoir mobiliser. Une première distinction s'impose immédiatement, entre d'une part, la manière dont le sourcier utilise l'environnement, qu'il transforme en un milieu support d'interprétation, où se donne à lire des « signes d'eau », et d'autre part les opérations liées à la baguette elle-même, qui font que celle-ci peut être considérée comme un « outil sémiophore », porteur et médiateur de sens.

Première strate de sens, comme un préalable nécessaire à la mise en place de toutes les autres strates, le sourcier s'inscrit dans un espace-temps précis : le lieu est celui fixé par la commande du client (entreprise de forage ou particulier), et le temps celui de la recherche de l'eau, qui prendra fin et sera véritablement sanctionnée au moment du forage. Dès lors, ce cadre devient celui d'une opération signifiante, fondamentale, qui construit l'environnement à investiguer comme un plan de l'expression solidaire d'un plan du contenu. Dans cet espace, le monde se réduit à sa fonction sémiotique élémentaire : être un monde à interpréter, à comprendre, à partir des signes que l'homme ou les animaux peuvent y reconnaître. Cette première construction sémiotique repose sur l'instauration, implicite, d'une discontinuité entre le monde visible, de la surface terrestre, et le monde invisible, où coule l'eau, auquel est supposé avoir accès le sourcier par l'intermédiaire de la baguette.

Dans le même mouvement d'instauration d'un milieu sémiotique, le sourcier procède à une cartographie de l'environnement, où l'orientation du visible doit donner prise sur l'orientation du monde invisible. Le sourcier commence par se situer dans l'espace à partir des points cardinaux, puis se livre à une première lecture, rapide, des signes d'eau les plus évidents, visibles en surface : arbres penchés, neiges fondues, nature de la végétation au sol, etc. Dans un second temps, à partir des réponses successives que lui donnera sa baguette (ou tout autre instrument adéquat), il délimitera en surface les limites de la faille, en plantant le cas échéant des piquets pour en matérialiser les rives. Il déterminera également le sens de l'écoulement de l'eau et, surtout, les points « attracteurs », où l'eau semble la plus abondante et où il conviendra de creuser.

Second niveau, celui de l'objet. Celui-ci ne prend son sens d'objet sémiotique qu'en vertu de la pratique signifiante qui le transforme en texte, ou en *Œuvre*, pour reprendre le terme utilisé précédemment. De ce point de vue, la baguette, s'avère particulièrement intéressante car elle va tenir véritablement le rôle d'objet *sémiophore*, autrement dit d'objet capable de porter, ou même de produire du sens. Premier constat, première phase d'observation, lorsque l'on examine l'instrument du sourcier, avant de s'en saisir et de l'utiliser, l'objet apparaît déjà comme le support d'une relation symbolique et d'une relation semi-symbolique. Le coudrier, matériau traditionnel de la baguette apporte en premier lieu sa charge symbolique, mais celle-ci est peu explicitée par les sourciers ou dans les ouvrages

dédiés à la sourcellerie, qui se contentent d'en retenir principalement l'aspect traditionnel, et la simple naturalité de l'arbre ou du bois. La forme de la baguette, en Y, avec sa précieuse fonction d'index, capable de pointer vers l'emplacement invisible de l'eau, ajoute son rapport analogique (semi-symbolique) avec la jonction des courants circulant dans les failles, et travaille donc, indirectement, pour la continuité entre monde invisible et monde visible.

Seconde phase : l'objet dans la pratique, seule capable de nous autoriser à décider qu'un objet quelconque accède au statut d'objet signifiant, ce qui n'est évidemment pas le cas de tous les objets. Une raquette de tennis peut bien être empoignée par le meilleur des tennismen, elle n'en deviendra pas pour autant, *a priori* productrice de quelque chose que l'on puisse appréhender comme du sens. Elle peut être un support de sens, il est vrai, en tant que surface d'inscription d'une marque et de son design par exemple, mais pas le médiateur d'un sens spécifique produit pendant l'action. Qu'y a-t-il donc alors de plus, dans l'objet baguette, qui serait absent de l'objet raquette ? La réponse est aussi simple à énoncer que difficile à saisir pleinement : la baguette parle, ou plus exactement, elle se fait le médiateur d'une énonciation et peut, à ce titre, être qualifié de sémiophore. Son langage est sommaire, et son vocabulaire très limité, mais la baguette rend possible une énonciation, ou une instance prend littéralement la parole par l'entremise de la baguette et du sourcier, et affirme : « l'eau est là, tu l'entends, tu la sens ? ». La baguette est donc médiatrice d'un discours, mais d'un discours restreint à une seule catégorie paradigmatique élémentaire du contenu : présence vs absence. Catégorie à laquelle on peut éventuellement ajouter, en fonction de la réceptivité du sourcier, la force ou la faiblesse de cette présence. Le plan de l'expression de cette sémiologie élémentaire est constitué par le jeu, par la latitude des mouvements permis à la baguette, soit un simple mouvement vertical, qui peut être orienté du bas vers le haut ou du haut vers le bas, et s'exercer avec plus ou moins d'intensité. Dans la plupart des cas, qu'il s'agisse d'une convention mentale ou d'une règle, ou d'une loi « physique », le mouvement du haut vers le bas, qui pointe logiquement vers le lieu souterrain, est synonyme de présence, alors que le mouvement inverse, qui voit la baguette se relever, correspond à la fin de la présence. L'orientation du mouvement peut également donner l'orientation de l'écoulement. L'absence de tout mouvement, dans une position intermédiaire, signifie quant à elle l'absence de l'eau. Avec cette paradigmatique élémentaire, le sourcier peut déployer son activité et mettre en place la syntaxe d'une pratique. En coordonnant les réponses, il délimitera ainsi les limites de la faille, les endroits où l'eau paraît la plus présente, et le sens de l'écoulement. En utilisant le plus souvent un outil supplémentaire, et de nouvelles conventions mentales, il sera théoriquement capable de livrer deux informations complémentaires, qui offriront deux diagnostics essentiels pour le décider ou non du forage : d'une part la profondeur à laquelle se trouve l'eau, et d'autre part le débit de l'eau. L'outil pourra être un pendule, tenu au-dessus du point d'eau, et la convention mentale adoptée un rapport entre le nombre de rotations effectuées par le pendule et la profondeur mesurée en mètres, ou bien le nombre de mètres cube d'eau par unité de temps lorsqu'il s'agit de mesurer le débit.

Dans tous les cas, le sourcier joue son rôle d'interprète, ou de traducteur, qui institue arbitrairement un plan d'expression auquel il fait correspondre un plan du contenu par « convention mentale ». L'arbitrarité, impliquée par l'expression même de convention mentale, indique qu'il y a bien ici une pratique qui fait sens, qui fait texte, et pas simplement un codage symbolique : il y a nécessairement une instance qui énonce, qui entre dans la dialectique question/réponse, par-delà les codifications symboliques exploitées par le sourcier. Le sourcier n'est pas un initié qui peut se satisfaire d'appliquer le bon filtre pour faire voir l'invisible, car pour voir, pour savoir, il doit en passer par ce qui est littéralement la mise en place d'un langage, qui donne voix à une instance sémiotique.

Dernier lieu où le sens se met en scène, celui des Existants produits par la pratique signifiante. L'ensemble des scènes décrites repose sur le découpage préalable du monde, par un sourcier, en un monde visible et en un monde invisible, ce qui représente déjà une rupture ontologique forte avec la position naturaliste. A fortiori lorsque l'on peuple ce monde invisible de forces, avec lesquelles seul le sourcier peut entrer en contact, et qui s'exerceront littéralement, par l'entremise de la baguette. Cette force peut d'ailleurs être assez forte, si l'on en croit les sourciers, pour parvenir à briser une baguette de coudrier. Comme dans nombre de pratiques, *a fortiori* lorsqu'elles sont ancrées dans la culture « moderne », la sourcellerie puise dans plusieurs systèmes et les associe. Le dispositif sémiotique de la sourcellerie repose d'abord sur une ontologie analogique (discontinuité psychique et physique), qui distingue et superpose monde souterrain naturel et monde humain de la surface, sans continuité entre les deux mondes. Mais le sourcier, avec son don et sa baguette, lorsqu'il entre en communication avec cet autre monde, crée les conditions d'une ontologie quasi animiste, qui établit une continuité psychique entre les deux mondes.

3. Un monde néo-prémoderne

3.1 Technologie des croyances

Le saut des pré-modernes dans la modernité est caractérisé par un changement d'instrument. Quand on parle des sourciers traditionnels, invariablement on songe à son instrument, qui dispose d'un fort pouvoir évocateur : la baguette de coudrier, terme archaïque pour noisetier qui lui confère quelques connotations mystérieuses. Or, dès les premières heures de la sourcellerie, les débats sur le matériau de la baguette vont bon train. Sans jeu de mot on peut dire que les sourciers semblent avoir fait feu de tout bois, car toutes les espèces d'arbre sont bonnes en réalité pour confectionner la baguette : le caféier, le tilleul, le genêt d'Espagne, le frêne, le chêne, l'érable etc... De surcroît, ainsi que le rappelle l'anthropologue Jean-Yves Durand (2004), de très nombreux objets ont pu, par le passé, être expérimentés avec succès selon leurs utilisateurs : un os, du métal, de l'ivoire, une corne de bœuf, un tronc de chou, une saucisse, un fanon de baleine, un mouche chandelle, un livre ouvert, des pipes, une paire

de ciseaux, une scie, un casse noix, etc. Depuis le XXe s. la gamme de matériaux s'est encore élargie du fait des progrès techniques : matériaux synthétiques ou composites, fibre de verre, carbone, plastique etc... Un sourcier privé de son attirail, peut d'ailleurs très bien improviser la confection d'une baguette, soit en coupant un rameau à la forme adaptée, soit en ayant recours à un ersatz quelconque trouvé sur place comme en attestent de nombreux témoignages rapportés par Jean-Yves Durand (2004) : un fil barbelé, une baguette de soudure, une canne, un brin d'herbe, un pied de biche, un cintre, des tenailles, un fouet, une fourche, une antenne autoradio ou un bout de fil de fer.

Mais certaines conceptions ont donné naissance à des baguettes commercialisées avec succès. Les *rods*, par exemple, sont des baguettes coudées en « L » apparues dans les années 1920 et promises à un bel avenir. Plus impressionnante peut-être est la fameuse antenne de Lecher, apparue en 1975, qui tire son nom du physicien qui l'inventa ainsi que ne manquent pas de le rappeler les partisans de la sourcellerie. La baguette se trouve parfois vendue dans un coffret matelassé, et ses allures de scientificité doivent sans doute expliquer pour une grande part son prix élevé. Cette baguette, censée être ultra-moderne, illustre bien le virage technologique opéré par les sourciers en passant dans l'ère de la néo-prémodernité, mais c'est loin d'être le seul indice de cette conversion : le sourcier, devenu géobiologue, dispose en effet de toute une palette d'instruments d'analyse dont atteste l'illustration suivante extraite d'un manuel de géobiologie qui fait référence :

À bon géobiologue, bons outils



- ① Télémètre laser
- ② Mesure des hyperfréquences
- ③ Mesure de la teneur en radon 222 avec sortie imprimante
- ④ Mesure de la résistance de prise de terre
- ⑤ Kutch d'architecte pour report des réseaux à l'échelle 1/20^e sur un plan réalisé sur place par le géobiologue
- ⑥ Mesure des champs magnétiques et électriques alternatifs (Multimètre blindé et agréé E.P.A.)
- ⑦ Mesure de la radioactivité alpha, bêta et gamma
- ⑧ Détection d'un champ électrique alternatif
- ⑨ Mesure du pH de l'eau
- ⑩ Antenne de Lecher pour détection des cours d'eau, failles, réseaux, etc.
- ⑪ Boussole
- ⑫ Décamètre rigide

Autres discours paranormaux : segmentation et pluralisation de l'invisible

Si l'antenne de Lecher illustre bien une conversion typique du *néo-pré-modernisme*, elle rend compte également d'une pluralisation et d'une segmentation du continu invisible, car les instruments ne sont plus uniquement destinés à déceler la présence ou l'absence de l'eau mais d'une somme importante de menaces invisibles : des radons, des hyperfréquences, des champs magnétiques, etc. Il est d'ailleurs assez significatif que l'objet ne se nomme pas « baguette de Lecher », mais, précisément, « antenne de Lecher », ce qui lui confère des attributs scientifiques et technologiques dont ne dispose pas son ancêtre. Or, cette segmentation de l'univers condensée dans l'antenne de Lecher est sans doute une constance de tous les discours qui ont trait à l'identification des existants invisibles. De ce point de vue, les outils en disent long sur leur usage qui semblent dans tous les cas articuler deux constantes permettant de les reconnaître en tant que médiateur du paranormal :

- d'une part, des modalités existentielles surdéterminant le discours paranormal selon un axe présence vs absence ;
- d'autre part, un critère méréologique qui a trait au couple singularisation vs pluralisation des existants invisibles.

L'argument méréologique permet, par exemple de distinguer nettement les deux instruments que sont la baguette de sourcier et l'antenne de Lecher.

1. La baguette du sourcier :

- la pratique vise la découverte d'un gisement d'eau chez un particulier afin que ce dernier puisse en bénéficier. Dans le scénario classique, l'absence se transforme en présence d'où : *absence -> présence* ;
- l'objet est unique (la source souterraine) ce qui traduit une représentation méréologique singularisante de l'activité.

Soit, pour résumer :

baguette

Disjonction +-> conjonction + monocatégorisation

2. L'antenne de Lecher :

- comme son ancêtre, l'antenne de Lecher produit un discours qui vise à transformer l'absence en présence ;
- mais cette présence concerne de nombreux objets de valeurs ce qui traduit une vision pluralisante des existants.

D'où :

antenne de Lecher

disjonction -> conjonction + multicatégorisation

Cette bipartition, si naïve soit-elle, a le mérite d'opposer, dans un premier temps, les pratiques de la sourcellerie selon l'outil utilisé. Elle permet également de renseigner la médiatisation des croyances en rapport avec d'autres activités comme celle du radiesthésiste, du barreur de feu, de l'exorciste et d'autres pratiques paranormales encore.

3. Le pendule du radiesthésiste :

Les catégories des existants du pendule sont encore plus ouvertes que celle de l'antenne de Lecher car le pendule est censé pouvoir tout trouver : une personne disparue, des clés de voiture, des champignons, une maladie, les causes d'un mal quelconque etc.

pendule

disjonction -> conjonction + multicatégorisation

4. Le barreur de feu :

Le cas du barreur de feu est intéressant car il ne dispose pas d'outil, c'est son corps propre qui est le sujet transformateur de la modalisation existentielle : le barreur de feu exécute des passes, il accompagne des propos incantatoires de gestes magiques en somme, pour évacuer le feu (et pas autre chose) chez une personne brûlé, d'où une syntaxe disjonctive associée à un et un seul élément, non pas l'eau mais le feu - dont voici le résumé :

Le barreur de feu : passes

conjonction -> disjonction + monocatégorisation

5. L'exorciste

Cette même structure régit également les incantations de l'exorciste par exemple, dont les prières ont pour vocation d'évacuer le démon chez le possédé :

L'exorciste : prières

conjonction -> disjonction + monocatégorisation

6. Le paranormal narratif

Il existe quantité d'autres pratiques du paranormal qui produisent un discours bien plus complexe dans lequel les unités paradigmatiques se multiplient et offrent une syntaxe qui ne se laisse pas réduire aussi aisément à un programme disjonctif ou conjonctif. Le tarot, le Yik-ing, l'astrologie, les runes par exemple déploient des unités en nombre limité (les lames de tarots, les runes les hexagrammes, les signes astrologiques) dont le tirage, du fait de sa latitude, génère des syntagmes variés qui narrativisent les existants. Ces langages paranormaux font donc état, comme la plupart des systèmes linguistiques, d'une économie paradigmatique corrélée à une rentabilité syntagmatique, soit :

Le paranormal narratif

narrativisation + multicatégorisation

3.2 L'immédiation contemporaine

Le passage de la baguette à l'antenne est un changement de médiation : à l'intercession de la baguette succède – sans réellement la remplacer cependant la plupart du temps – l'espace de médiation beaucoup plus complexe que suppose l'antenne de Lecher, avec son agencement du monde et sa mise en correspondance des « fréquences » et des diverses entités. Son relatif manque de crédit, au moins pour les sourciers et géobiologues que nous avons pu rencontrer, vient dans sans doute de la radicalité de la transformation qu'implique ce changement de médiateur. La baguette du sourcier, par son dispositif, rendait possible une sorte d'énonciation de l'eau, en étant susceptible de bouger, entre les doigts du sourcier. L'antenne de Lecher va bien au-delà. Avec ce nouvel instrument, tout devient possible, tous les recoins spirituels du monde sont enfin accessibles au géobiologues, toutes les entités, tous les esprits sont identifiables par l'antenne et passent ainsi en partie dans le champ du visible. Cette accessibilité généralisée, que traduit très concrètement la pluralisation des catégories de la baguette s'accompagne d'ailleurs d'une marchandisation. La face cachée devient accessible, monnayable, et ses viatiques, que sont les technologies des croyances, totalement disponibles dans les grandes surfaces de la culture, pour toute personne désireuse d'y pénétrer.

La pluralisation des catégories, l'accès généralisé et supposé infaillible à « l'arrière monde néo-prémoderne » gomme les traces de la médiation et satisfait au tropisme de ce que l'on peut appeler une forme d'**immédiation contemporaine**. Avec l'antenne, il n'y a potentiellement plus de restes, plus de recoins à fouiller. Il n'y a plus non plus ni réflexivité ni effectuation : le travail du sourcier-géobiologues est transparent, et son don en grande partie transférée à sa nouvelle prothèse et à son pouvoir démultipliant. On peut noter, de plus, que l'on observe là un mouvement qui fonctionne à l'inverse de celui enregistré par le mode d'existence latourien dénommé [MET]. Pour Latour, une des caractéristiques remarquables du monde du « moderne » réside dans l'internalisation des forces extérieures transformées en topologie du psychisme. En lieu et place d'une pluralité de forces extérieures, d'ancêtres, de fantômes, de divinités et de sous-divinités, le moderne s'est inventé au cours de son histoire récente une peuplade d'existants internes (*ça – moi – sur-moi*, pulsion, etc) qui alimentent la vie agitée de sa psyché. Avec l'antenne de Lécher, à l'inverse, les maux psychologiques et physiques sont externalisés, et sont ré-imputés à des forces universelles, à résidence dans l'environnement de l'homme, et ce sont ces forces que le géobiologues se fait un art d'identifier. Cette externalisation s'accompagne en outre d'un *débrayage objectal*, autrement dit d'une projection des catégories internes vers « l'enveloppe de l'outil », qui se fait alors surface d'inscription. Une trace de l'invisible sur l'outil du néo-prémoderne.

Bibliographie

- DURAND, Jean-Yves (2004): *La baguette de sourcier, du coudrier aux matériaux composites, et retour*, <http://hdl.handle.net/1822/5316> [page consultée le lundi 8 avril 2019].
- LATOUR Bruno (2012), *Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des Modernes*, Paris, La Découverte.
- DESCOLA Philippe (2015) *Par-delà nature et culture*, Folio.
- FONTANILLE Jacques (2008), *Sémiotique des pratiques*, Paris, PUF.
- FONTANILLE Jacques, COUEGNAS Nicolas (2018) *Terres de sens. Essai d'anthroposémiotique*, Jacques Fontanille & Nicolas Couégnas, PULIM, Semiotica Viva.
- MARSCIANI Francesco (2017) *Les arcanes du quotidien. Essais d'ethnosémiotique*, trad. R. Troqe, Limoges, Pulim (coll. Semiotica Viva).
- VALLEMONT, ABBE DE (PIERRE LE LORRAIN) (1649-1721), *La physique occulte, ou Traité de la baguette divinatoire et de son utilité pour la découverte des sources d'eau, des minières, des trésors cachez, des voleurs & des meurtriers fugitifs. : Avec des principes qui expliquent les phénomènes les plus obscurs de la nature*, Libault de Lachapelle, disponible sur <https://archive.org/details/laphysiqueoccult00vall/page/n5>, consulté le 12 janvier 2019.